



BERTRAND TESSIER

STEVE
McQUEEN

L'ENVERS DE LA GLOIRE

l'Archipel

DU MÊME AUTEUR

- Judy Garland, splendeurs et chute d'une légende*, L'Archipel, 2019.
- Jean-Pierre Melville, le solitaire*, Fayard, 2017.
- Sardou, 50 années ensemble*, Fayard, 2015.
- Grace; la princesse déracinée*, L'Archipel, 2014; Archipoche, 2016.
- La Dernière Nuit de Claude François*, L'Archipel, 2012; Archipoche, 2013.
- Bernard Giraudeau, le baroudeur romantique*, L'Archipel, 2011; Archipoche, 2012.
- Sardou/Melloul, les images de ma vie*, avec Richard Melloul, Flammarion, 2011.
- Delon & Romy, un amour impossible*, Éditions du Rocher, 2010; Archipoche, 2012.
- Belmondo, l'incorrigible*, Flammarion, 2008; Archipoche, 2010.
- Patrick Dewaere, la douleur de vivre*, Albin Michel, 2007.
- Julien Clerc. À mon âge et à l'heure qu'il est*, Albin Michel, 2005.
- Les Voix du Québec*, Michel Lafon, 2004.
- People, l'abécédaire du paraître*, avec Henry-Jean Servat, Hors Collection, 2004.
- Il s'appelait Claude...*, Albin Michel, 2003.
- Le Grand Atlas Hitchcock*, Atlas, 2000.
- La Fureur de vivre*, Lattès, 1993.

BERTRAND TESSIER

STEVE McQUEEN

L'envers de la gloire

l'Archipel

Notre catalogue est consultable à l'adresse suivante :
www.editionsarchipel.com

Éditions de l'Archipel
34, rue des Bourdonnais
75001 Paris

ISBN 978-2-8098-3982-1

Copyright © L'Archipel, 2020.

« Le sage doit rechercher le point
de départ de tout désordre. Où ?
Tout commence par un manque
d'amour. »

Mo-Tzu

PROLOGUE

Steve McQueen brûle la vie par tous les bouts. À quoi bon être une star de cinéma, si ce n'est pour en profiter ? Il aime les jolies femmes, les soirées avec ses amis, les motos, les voitures, les paradis artificiels. Il est furieusement de son temps : il incarne une Amérique qui se décravate, sort de son corset moral et veut inventer une nouvelle manière de vivre, plus libre, dans la foulée du mouvement hippie à son apogée. En cet été 1969, tout est possible : Neil Armstrong ne vient-il pas de marcher sur la Lune ?

Le 8 août, Jay Sebring passe rafraîchir la coupe de Steve au « Château », comme il appelle sa villa, située au 27 Oakmont Drive à Brentwood, l'un des quartiers chics de Los Angeles. Premier à utiliser les laques pour les hommes, Sebring a révolutionné la coiffure masculine. Il a inventé la coupe de Jim Morrison. Frank Sinatra ne jure que par lui. Il mène une vie de playboy : plus tard, il inspirera dans *Shampoo* le personnage incarné par Warren Beatty – l'un de ses anciens clients. Passionné de courses automobile – son pseudonyme est un clin d'œil aux fameuses 12 Heures de Sebring –, Jay est le meilleur pote de Steve. L'éternel complice de ses virées, toujours partant pour faire les quatre cents coups. Au moment de partir, il lui lance :

— Roman est à Londres. Sharon est seule. On se retrouve demain pour dîner. Tu viens ?

Roman, c'est Polanski. Sharon Tate, son épouse, est enceinte de huit mois. Jay a été son *boyfriend* avant qu'elle rencontre le réalisateur polonais. Depuis, ils sont restés proches. Il est comme ça, Jay : le bon copain par excellence, présent quand on a besoin de lui, discret quand il faut.

— D'accord, répond Steve. Vous allez où ?

— Dîner chez El Coyote avec des amis à elle. Ensuite, on finira la soirée chez Sharon.

— À demain.

En fin d'après-midi, le lendemain, Steve demande à Neile, sa femme, si elle veut l'accompagner. Elle préfère rester à la maison. Il enfile son casque et, du perron de la maison, elle le voit partir au guidon de sa Triumph.

Sur la route, il rencontre une jolie fille. Steve est toujours disponible pour les jolies filles. Changement de programme : il passera la soirée avec elle. Quand il rentre au petit matin, il titube, se cogne partout et réveille Neile qui lui inflige une bonne douche. Une fois de plus, il l'a trompée. Elle s'endort en colère. Et comprend, le lendemain matin, que l'infidélité de Steve lui a sauvé la vie.

Vers minuit, des inconnus se sont introduits au 10050 Cielo Drive. La villa a été construite dans les années 1940 pour Michèle Morgan, alors sous contrat avec la RKO. Un havre de paix dans les collines de Benedict Canyon. Cary Grant, Henry Fonda et George Chakiris y ont vécu. Depuis février, Roman Polanski et Sharon Tate la louent 1 000 dollars par mois. Après avoir grimpé au poteau en face de la propriété pour sectionner les fils de téléphone, les intrus escaladent pour ouvrir le portail. Dans l'allée, une voiture s'approche : le conducteur est tué de quatre balles. Il venait de rendre visite au gardien qui n'a rien entendu et n'entendra rien : dans son bungalow, il écoute de la musique. Sharon Tate est lacérée de seize coups de

couteau au foie, au cœur et aux poumons. Les amis avec lesquels elle passait la soirée sont eux aussi massacrés : Jay Sebring (sept coups de couteau, une balle dans la tête, émasculé), le scénariste Wojciech Frykowski (cinquante et un coups de couteau, deux balles) et sa compagne, l'héritière Abigail Folger (vingt-huit coups de couteau). Avant de s'enfuir, l'un des meurtriers a écrit sur la porte le mot *pig*, « porc », avec le sang de Sharon.

Crime crapuleux ? Meurtre rituel inspiré par *Rosemary's Baby*, le dernier film de Polanski, qui a prêté à controverse ? Règlement de comptes pour une affaire de drogue ? Steve est bien placé pour savoir qu'en plus de ses ciseaux, de ses rasoirs et de ses peignes, Jay avait toujours dans sa sacoche des sachets de marijuana et de cocaïne, puisque c'est lui qui l'approvisionnait. Il était surnommé « Candyman », le marchand de bonbons.

Premier réflexe de Steve : prier l'un de ses amis d'aller faire le ménage chez Jay. Pas question qu'il soit associé, de près ou de loin, à cette horrible histoire. Désormais, il ne peut se départir du sentiment qu'il est au cœur du cyclone. Il dort avec un pistolet sous son oreiller. Il ne sortira plus sans arme, même pour assister à l'enterrement de Jay. Au volant, il garde l'œil vissé sur le rétroviseur : il a toujours l'impression qu'on le suit. Il fait installer un système de vidéosurveillance au-dessus de son portail. Après *La Grande Évasion*, la presse l'avait surnommé « the King of Cool ». Il est devenu le roi des paranos.

Pendant deux mois, la police fait du surplace. Pas la moindre piste. Et puis, le coup de chance : emprisonnée pour une affaire qui n'a rien à voir, une jeune femme, Susan Atkins, se vante auprès de ses compagnes de cellule d'avoir participé à la tuerie de Cielo Drive. Ses propos parviennent aux oreilles des flics, qui découvrent que le commando était composé d'un homme, Charles

Tex Watson, et de trois femmes, Linda Kasabian, qui faisait le guet à l'extérieur, Patricia Krenwinkel et, donc, Susan Atkins. Laquelle avouera aux membres du grand jury avoir songé à éviscérer Sharon Tate afin d'extraire l'enfant qu'elle portait et de le dévorer. Le meurtre a été commandité par un homme de trente-quatre ans, Charles Manson. Ancien repris de justice, musicien raté, il a créé une communauté d'une vingtaine de personnes, essentiellement des jeunes femmes, qu'il a baptisée la Family, la « famille ». Installés dans un ranch abandonné de la vallée de San Fernando, ils vivent de vols et de trafics divers, sous l'emprise de la cocaïne, de l'héroïne, du LSD et autres drogues hallucinogènes. Mi-gourou, mi-psychopathe, Charles Manson exerce sur eux une domination absolue. Il se prétend la réincarnation du Christ : en fait, c'est le diable.

L'instruction et le procès montreront que Sharon Tate et ses amis n'étaient pas la cible de Manson : en réalité, il voulait s'en prendre au précédent occupant de la villa, le producteur de musique Terry Melcher, qui avait refusé de lui signer un contrat. Mais, durant l'enquête, le Los Angeles Police Department (LAPD) découvre que Steve McQueen figurait en tête d'une *death list*, une liste de célébrités à assassiner, établie par Charles Manson lui-même. L'acteur n'ayant pas donné suite au scénario que ce dernier avait envoyé à Solar Production, sa maison de production, il devait être jeté dans l'huile bouillante. Dans sa folie, Manson avait aussi prévu d'énucléer Elizabeth Taylor, de castrer Richard Burton, d'écorcher vivant Frank Sinatra, de couper la langue de Tom Jones. Quant à Doris Day, la mère de Terry Melcher, elle serait empalée...

1969 ou la fin des illusions : allez croire au slogan « Peace and Love » quand Satan s'invite dans le Flower Power. Toute une génération va se retrouver orpheline

de ses rêves. Pour Steve McQueen, c'est un point de bascule. À trente-neuf ans, il vient de connaître un immense succès avec *Bullitt*, sorti en mars. Il est la plus grande star du moment. Avec l'affaire Manson, il découvre que la célébrité n'est pas un accomplissement, mais une menace. Une planète incandescente qui vous calcine si vous l'approchez de trop près. Une faille s'est ouverte en lui, par laquelle ses démons vont resurgir. Happé par une spirale autodestructrice, il va s'enfoncer dans la drogue, se perdre dans le sexe frénétique, laisser son mariage avec Neile Adams se désintégrer, partir en vrille durant le tournage du *Mans*. Durant les prises de vue dans la Sarthe, le 17 octobre 1970, plus d'un an après le bain de sang de Cielo Drive, alors que le procès de Charles Manson et de sa bande a commencé le 24 juillet précédent¹, il écrit à son avocat Edward Rubin²:

Cher Eddie,

Comme tu le sais, j'ai été choisi par le groupe de Manson pour être condamné à mort, avec Elizabeth Taylor, Frank Sinatra et Tom Jones. D'une certaine manière, je trouve ça drôle, mais c'est aussi tragiquement effrayant. Ce n'est peut-être rien, mais je dois envisager que ça soit vrai, à la fois pour me protéger et pour protéger ma famille.

Tout d'abord, peux-tu faire jouer tes relations et te renseigner de manière non officielle auprès des plus hautes autorités de la police pour savoir si tout le groupe de

1. Charles Manson sera condamné à mort, comme les autres membres du commando, sauf Linda Kasabian qui a obtenu l'immunité en échange de son témoignage à charge. Leur peine sera commuée en réclusion à perpétuité après l'abolition de la peine de mort en Californie.

2. Voir fac-similé en annexe, p. 239.

Manson a bien été arrêté et/ou si elles pensent que nous pouvons être encore en danger.

Deuxièmement, peux-tu appeler Palm Springs et t'occuper du renouvellement de mon permis de port d'arme. Il était valable un an et j'aimerais le renouveler pour plus longtemps car c'est ma seule protection pour ma famille et pour moi-même, je crois avoir de bonnes raisons de le penser.

S'il te plaît, ne laisse pas trop d'eau couler sous les ponts avant de faire le nécessaire. J'attends une réponse immédiate.

Bien à toi,

Steve McQueen

Derrière ses yeux bleus qui semblaient découpés dans le ciel, les pattes d'oie qui illuminaient son regard comme des projecteurs, sa décontraction naturelle, Steve McQueen était un être complexe, contradictoire, torturé. Floué de son enfance par un père qui l'avait abandonné et une mère qui n'avait pas su l'aimer, il avait grandi dans une ferme du Missouri, flirté avec la délinquance, fait la route, sillonné les États-Unis en tous sens pour vivre, ou plutôt survivre. À sa manière, il incarne le grand roman américain. Formé à l'école de la rue, cet individualiste forcené défiait aussi bien la mort que l'ordre établi. Rebelle, incontrôlable, capricieux, macho, égotiste, flirtant avec une forme d'*hybris*, mais aussi sensible, passionné, viril, charismatique, il n'avait pu compter que sur lui-même pour s'imposer dans un monde dont il ignorait les codes. Mais avec deux atouts : son intelligence de la vie et sa méfiance naturelle. Il a souvent dit avoir vécu « sans faire confiance à personne, sinon pourquoi y aurait-il des tilts sur les flippers ? ». Steve McQueen, lui, ne trichait jamais.

SURVIVRE

Dans le ciel bleu de l'Indiana, en ce début d'été, le Curtis JN4 décolle, virevolte, pique vers le sol, vole en rase-motte. Derrière le manche à balai de son biplan à huit cylindres en V, William McQueen défie la pesanteur. On le surnomme Red. C'est un casse-cou, une tête brûlée, un trompe-la-mort. Un *barnstormer*, un « ravageur de granges », comme on appelle les pilotes de ces vieux coucous de la Première Guerre mondiale qui, de ville en ville, participent à des kermesses aériennes où l'Amérique profonde découvre ces drôles d'oiseaux à moteur.

En France, pour évoquer les années 1920, on parle des « Années folles ». Aux États-Unis, on dit *roaring twenties* : les « années vrombissantes ». Au-delà de son goût immodéré pour la mécanique, le mot résume bien William : toujours en mouvement. Un brin bravache, il ne se prive pas de raconter ses exploits. Julia Ann Crawford – que tout le monde appelle Julian – ne lui résiste pas : « Il était élégant et romantique. » Petite, menue, elle n'a pas vingt ans. Les cheveux blonds, les yeux bleus, elle est danseuse dans un bar et ne rechigne pas à faire des heures supplémentaires avec les clients.

Quand Julian découvre qu'elle est enceinte de William, il décide d'assumer cette paternité. Mais le krach boursier d'octobre 1929 va lui couper les ailes :

l'heure n'est plus aux acrobaties aériennes. Fini la vie d'aventurier : l'Amérique entre dans ce qu'on appellera la Grande Dépression. Le jeune couple vit ou survit de peu dans une pension de famille et l'enfant naît le 24 mars 1930 dans un hôpital de Beech Grove, en banlieue d'Indianapolis : il se nomme Terence Stephen McQueen.

Toute sa vie, Steve McQueen répétera qu'il est un « bâtard ». Officiellement, c'est faux : William a épousé Julian. Mais Steve s'est toujours considéré comme tel, son père ayant disparu moins de six mois après sa naissance. « Mes parents ne s'entendaient pas, dira-t-il ; ils avaient leurs raisons, mais ma vie a été bousillée dès le début. »

Plus tard, il partira à la recherche de ce père dont il n'a aucun souvenir. Une véritable quête d'identité, tournant à l'obsession, qui le mènera en 1959 dans un pavillon de Los Angeles, du côté d'Echo Park. Il sonne à la porte, une vieille dame lui ouvre et lui apprend que son mari est décédé trois mois plus tôt. William, lui confie-t-elle, ne manquait jamais un épisode de la série dans laquelle jouait Stephen à la télévision, *Au nom de la loi*. Souvent, il s'interrogeait : « Je me demande si ce gars-là n'est pas mon fils. Il a mon regard. » Elle lui offre un briquet Zippo gravé au nom de « Red » et une photo : pour la première fois, il peut mettre un visage sur son père.

« La seule chose qu'il m'a donnée, répétera souvent Steve McQueen, ce sont mes gènes. » Une ressemblance physique, mais plus encore une manière de vivre sur le fil. Au bord du gouffre. Quand on lui parlait de son goût immodéré de la vitesse, il aimait dire : « Je n'accélère pas pour mourir mais pour vivre. »

*

Abandonnée par William, sans travail dans une Amérique gangrenée par le chômage de masse, Julian

doit se résoudre à quitter Indianapolis pour retourner chez ses parents à Slater, un petit bled du Missouri voisin qui s'est développé autour d'une petite gare sur la ligne de Chicago. Fille unique, elle n'a jamais manqué de rien : son père fait des affaires et elles sont florissantes. Fervent catholique, c'est un homme de principe, or elle ne rêve que d'être une *flapper*, comme on appelle ces femmes des années 1920 qui, cigarette au bec, coupe de champagne à la main, animées d'un insatiable appétit de vivre, sont bien décidées à disposer librement de leur corps. À seize ans, elle a claqué la porte de la maison familiale.

Son retour à la case départ après la fuite de William a quelque chose de piteux. Ses parents l'accueillent pour-tant avec bienveillance, elle et son bébé. D'emblée, sa mère considère Steve comme le deuxième enfant dont elle a toujours rêvé, mais qu'elle n'a pu avoir. Les mêmes causes produisant les mêmes effets, Julian ne tarde pas à étouffer dans cette vie rythmée par les bénédictités, les offices religieux et les vêpres. Au bout de quelques mois, elle reprend la route d'Indianapolis où, la crise économique ne cessant de s'intensifier, sa situation devient de plus en plus inconfortable. Elle vit des faveurs d'hommes de passage, ce que Steve McQueen résumera d'un lapidaire : « C'était une pute. »

De cette époque, de taudis en taudis, marquée par la faim, il gardera principalement un souvenir obsédant : celui d'une mère alcoolique, hurlant de douleur dans leur petit appartement. « On aurait dit que quelqu'un l'assassinait, racontera-t-il à son ami Michael Dunn. Je me suis précipité. Je pensais la retrouver morte. Elle était au lit avec un marin. Il avait payé pour l'avoir et considérait qu'il pouvait lui faire du mal. Je n'ai jamais pu oublier ça. Je me suis dit que les femmes se fichaient

qu'on leur fasse du mal. » Traumatisme qui expliquera, à défaut de les excuser, certains de ses comportements avec les femmes : on n'échappe pas à son enfance.

Le jeune Steve a cinq ans lorsque Julian décide de le confier à la garde de son oncle, Claude Thomson. À la tête d'une belle exploitation agricole de 130 hectares spécialisée dans l'élevage et la culture du maïs, à cinq kilomètres de Slater, il héberge les parents de Julian dans une dépendance depuis que les affaires de son père ont mal tourné. Mais à peine a-t-elle déposé Steve que Julian repart. Sans père, le petit garçon se retrouve cette fois sans mère.

Steve apprend à traire les vaches, couper le bois, récolter le maïs. Claude Thomson est un homme qui ne croit qu'à la vertu du travail. Et dans une ferme, il y a toujours quelque chose à faire. Lorsqu'il surprend Steve désœuvré, il le fouette avec une branche de carya, une variété nord-américaine de noyer. Mais derrière sa rudesse paysanne, ce célibataire endurci, que l'on dit homme à femmes, lui manifeste sinon de la tendresse, du moins de l'intérêt. Jusque-là, Steve avait plutôt l'impression d'encombrer. « Pour la première fois, j'étais heureux », dira-t-il. Il a même sa propre chambre.

Pour son cinquième anniversaire, oncle Claude lui offre un tricycle rouge que Steve manie avec une incroyable dextérité. Lorsqu'il fait la course avec les enfants des environs, c'est toujours lui qui gagne : manière de clouer le bec aux gamins qui se moquent cruellement de lui parce que ses parents l'ont abandonné. Comme si c'était sa faute ! Un jour, excédé par leurs quolibets, il se bagarre avec l'un d'eux. Il lui a déjà cassé le nez quand des adultes les séparent et conduisent Steve au poste de police. « Le sergent m'a ramené à la maison et a demandé à mon oncle de ne pas être trop

sévère. Claude m'a dit qu'il était de son devoir de me punir, mais il n'a pas eu recours au bâton. Il m'a juste envoyé au lit sans manger. »

Tous les jours, Steve doit se rendre à l'école de Slater, d'abord à pied, puis à bicyclette. Une bonne dizaine de kilomètres aller-retour. Mais il apprend avec difficulté. Dyslexique, il souffre en plus de problèmes d'audition, des suites d'une infection qui s'est propagée à l'oreille gauche, à une époque où les antibiotiques n'existaient pas. Ses difficultés scolaires l'isolent encore davantage des autres enfants.

Tous les dimanches après-midi, son oncle l'emmène au cinéma. Steve, qui aime les animaux, se passionne pour les westerns. Quand il rentre les vaches à l'étable, il s' imagine en cow-boy à la tête d'un troupeau. Il obtiendra même de son oncle qu'il n'envoie pas à l'abattoir un cochon pour lequel il s'est pris d'affection.

Claude initie Steve au tir à la carabine – il n'a droit qu'à une cartouche par sortie, mais s'avère un excellent tireur – et lui apprend à conduire un tracteur, puis sa voiture. Tout de suite, le gamin éprouve ce sentiment de puissance que procure la maîtrise de la machine. Il commence à bricoler les moteurs, passion qui ne le quittera jamais.

Souvent, le petit Steve demande à son oncle où est sa mère. Claude lui répond d'une pichenette. Pour un homme comme lui, c'est un geste de tendresse. Un jour, Steve lui lâche :

— Je te considère comme mon papa.

— Je ne suis pas ton papa. Je suis ton tonton Claude. Et je ne dois être rien d'autre pour toi.

Peut-être Claude pressent-il qu'un jour sa mère viendra le reprendre et l'emmènera Dieu sait où, comme s'il avait conscience de n'être que de passage dans la vie

de cet enfant auquel il est bien plus attaché qu'il ne veut se l'avouer.

C'est en effet ce qui va se produire : Steve a dix ans quand sa mère vient le chercher. Son oncle lui offre alors une montre à gousset en or où il a fait graver l'inscription : « À Steve qui fut un fils pour moi. »

*

À Indianapolis, Julian a trouvé un emploi de serveuse et s'est remariée. Jamais Steve ne se rappellera le nom de cet homme qui exige d'être appelé papa, mais qui le bat comme plâtre. Une sorte de trou noir...

Sa mère ne tarde pas à se séparer de son nouveau mari et emménage avec son garçon dans un studio où ils partagent le même lit. Mais Julian retombe bientôt dans la prostitution, si bien que Steve doit passer le plus clair de ses nuits dans un placard sous l'escalier qui mène à l'appartement, avec des cartons pour seule couverture. Tout plutôt que rentrer à la maison : le petit Steve traîne dans les rues et se lie à une bande. Il fait l'école buissonnière, vole à la tire, dépouille les clochards dans leur sommeil. Ne sachant plus quoi faire de lui, sa mère le renvoie chez son oncle à Slater. Son cochon ayant fini à l'abattoir, il rebaptise un chien et un chat Cagney et Boogie, clin d'œil à ses deux nouveaux héros de cinéma : Humphrey Bogart et James Cagney. Des *tough guys*, des durs à cuire qui ne s'en laissent pas conter : des modèles pour lui qui ne veut plus subir.

Cette douce parenthèse ne durera pas plus que la précédente. Steve a douze ans quand sa mère écrit à Claude pour le récupérer. Elle habite désormais à Los Angeles, en Californie, à Silver Lake, un no man's land de collines entre Hollywood et Downtown où rôdent les coyotes et les opossums, loin d'être le

quartier branché qu'il est aujourd'hui. Aux États-Unis, l'Ouest a toujours été la promesse de jours meilleurs, une deuxième chance, un espoir de rachat pour ceux qui n'ont pas su tirer profit du rêve américain ou qui se sont fourvoyés.

Julian s'est remariée avec un décorateur de cinéma nommé Berri. D'emblée, Steve et lui se prennent en grippe. « C'était un minable, un vrai fils de pute. Nous nous sommes heurtés dès le premier jour. » Berri roue de coups le petit garçon sous le regard indifférent de sa mère. Jamais elle ne prend sa défense. Steve se met à mépriser sa faiblesse : « Elle voulait mon amour mais n'a jamais rien fait pour le gagner. » Malgré ses bonnes intentions, elle se révèle incapable d'être à la hauteur de la situation. Il est vrai qu'elle aussi reçoit son lot de coups. Durant son enfance, Steve n'aura vu sa mère que battue par des hommes.

Comme à Indianapolis, Steve passe son temps hors de la maison, multipliant les mauvaises fréquentations. Il vide les bouteilles de bière dans les poubelles et se livre à divers trafics. Il a déjà en lui tout ce qui ne le quittera pas : insatisfaction, colère, violence – le mode d'expression de ceux qui maîtrisent mal le langage. Dans un courrier à l'oncle Claude, sa mère s'interroge sur l'opportunité de le placer dans un pensionnat disciplinaire. Son bienfaiteur n'hésite pas un instant : non seulement il propose que Steve revienne à Slater, mais il envoie de l'argent pour payer le voyage.

À la ferme, hélas, bien des choses ont changé. Son chat Boogie s'est fait la belle. Et la quiétude d'hier a fait place à un tourbillon : à soixante-dix ans, Claude Thomson vient d'épouser Eva, une danseuse de trente-quatre ans, qui ne va pas tarder à s'éclipser pour mieux revenir. Elle a une fille sans père qu'elle a installée à

la ferme, en faisant croire aux voisins qu'elle était sa nièce pour ne pas susciter l'opprobre. Steve vit comme une injustice qu'on ne demande rien à la gamine, alors qu'on le sollicite en permanence pour toutes sortes de corvées.

Chaque jour, le climat s'alourdit. Victor, son grand-père maternel, est mort d'un cancer. Quant à sa grand-mère, elle s'est enfermée dans son propre monde, errant nue dans les champs en déclamant des passages de la Bible. Un jour, une ambulance vient la chercher : elle se débat à coups de pied, les brancardiers doivent lui passer une camisole de force sous les yeux de Steve. La maison du bonheur est devenue celle du chaos.

Ses meilleurs moments, le petit garçon les passe au cinéma de Slater. Humphrey Bogart et James Cagney sont toujours ses idoles. Un jour, au coin d'une rue, il pose sa casquette au sol et se met à les imiter : les passants lui jettent quelques pièces. De retour à la ferme, il confie à Claude son désir de faire du cinéma. Mais au fin fond du Missouri, le cinéma est un divertissement, pas un métier : « La seule réponse que j'aie reçue de Claude fut un gros rot d'ivrogne. J'aurais aimé qu'il approuve ma décision, mais il n'en avait plus rien à foutre. » Dès lors, Steve ne pense qu'à s'évader de cette ferme où il lui semble ne plus avoir sa place.

Un jour, un cirque plante son chapiteau à Slater.

— Eh, mon petit, pourquoi tu ne viendrais pas avec nous découvrir le monde ?

Steve n'hésite pas : sans même prévenir l'oncle Claude – qui passera des mois à le chercher, rongé de culpabilité –, il prend la route avec eux. Mais, très vite, il se sent à l'étroit dans les caravanes d'un cirque où il n'a finalement rien à faire. Tout ce qu'on lui demande, c'est de vendre des stylos.

l'Archipel

Vous avez aimé ce livre ?
Il y en a forcément un autre
qui vous plaira !

Découvrez notre catalogue sur
www.editionsarchipel.com

Rejoignez la communauté des lecteurs
et partagez vos impressions sur



www.facebook.com/larchipel

Achévé de numériser en septembre 2020
par Soft Office